

marchais à pas précipités, et je reconnus peu à peu dans ma poitrine à certaines marques, de la colère, de la douceur, de la haine, du mépris et de la honte. Cette dernière impression, quoiqu'en minime quantité, m'affligea fort ; je voulus y voir clair.

J'étais déjà assez fait à dédaigner en elles-mêmes les appréciations qui pouvaient m'entourer, pour enquêter rien d'autre que les événements et mes buts. Or j'avais jugé comme mon devoir de prendre et de laisser à Pauline un souvenir agréable — il en résultait ces insupportables paroles : comment avais-je perdu la direction des choses ? Je ne tardai guère à récapituler que j'avais négligé la plus élémentaire des constantes, l'heure, le plus inévitable des à-côtés, une tierce personne, et ce devoir même en le passant quelque peu. Le plaisir et l'utilité que Pauline et moi y avons trouvés, quoique rares, étaient donc de ceux desquels on peut affirmer à priori qu'ils seront suivis de plus grands contraires. J'imaginai sur le Grand Livre universel un double chiffre noir qui notait le déficit : et tressaillis, comme la veille devant nos ombres sur le fleuve. Le destin, qui nous avait comblés tant que nous avions su joindre le mérite de ces beaux lieux et le nôtre propre, avait frappé dès la première faute. Je fus heureux de le trouver si exact. Rien ne

pénètre de force comme l'infailibilité du fait. Et je suivis ces réflexions dont la casuistique et la métaphysique me sont également familières, jusqu'à retrouver ma sérénité interrompue, mais plus large et qui charriait des objets plus divers.

Comme, en revenant à petits pas vers l'auberge, j'arrachais pensivement quelques rameaux, je me revis sur ce chemin dans la vieille voiture de cuir avec Pauline et sa tante, ce qui réveilla un instant les paroles entendues au potager et ma fureur : mais j'observai ce jeu à distance sans m'y sentir mêlé.

« Ma cousine » fis-je du ton le plus indifférent et le plus banal après les phrases habituelles du matin, en m'asseyant pour prendre le chocolat et parcourant les deux visages, l'un frémissant d'un sourire contraint, l'autre dont les cheveux pâles semblaient pénétrer la diaphane expression de souffrance et rappelaient des rayons de lune « j'ai à vous faire mes excuses au sujet de l'heure tardive où je vous ai ramené votre nièce hier soir. Il faisait si clair et ces routes sont si bonnes et sûres que je pense que vous n'avez pas été inquiète.

— C'est la faute de cette petite folle, fit la tante d'une voix irrégulière : je lui avais dit une heure.

— Non, vous aviez dit « un moment », ce

qui, malgré l'élasticité du langage courant, représente moins d'une heure. Et vous ne vous étiez adressée qu'à moi... N'est-ce pas d'ailleurs, Mademoiselle, à vous particulièrement que je dois demander pardon de vous avoir si mal guidée ? »

J'échangeai cet accent incisif contre un autre tranquille et grave, pour ajouter sans m'adresser à personne : « Il faut que je prenne l'habitude de tirer de temps en temps ma montre : c'est assez un geste d'un futur président de Compagnie. » Je ne me sais de cette prédiction aujourd'hui vérifiée qu'un gré médiocre : annoncer ce que l'on sera n'est guère plus difficile que dire ce que l'on fait. J'avais si grand'faim que je dévorai avec mon chocolat presque tout le pain et le beurre qu'on avait servis pour nous trois : les deux femmes trempèrent à peine la lèvre dans leurs tasses.

Avant de nous quitter l'après-midi à la gare de Millau, où la Dourbie vient en plaine se verser dans le Tarn, nous devions traverser le Causse Noir et visiter Montpellier-le Vieux : on nous avait assurés d'y trouver des chevaux.

De gros nuages singulièrement véloces traversaient le ciel ; l'air était immobile ; notre voiture allait avec une lenteur horrible, ainsi qu'un blessé. Comme, en montant le Causse, son chemin traçait de nombreux lacets de l'ouest

à l'est, elle semblait tanguer ; elle subissait en même temps du roulis sur ses essieux : cela sentait la tempête. Les cimes qui poussaient de toutes parts, monstrueuses incisives et molaires, se mouvant latéralement comme les mâchoires des herbivores broyaient l'amère et grisâtre clarté. Les vallées de la Jonte et du Tarn se découvraient, mais ce spectacle nous sembla muet. Quelques mots laborieux et insignifiants étagèrent cette montée, dont la durée eut sur ma cousine la légitime influence qu'exerce sur la passion le temps lorsqu'il lui offre, non comme à l'ordinaire de nouveaux sujets, mais des pensers différents. Notre parente se trouvait sans doute maladroite et dure : son expérience était trop sincère pour ne pas plaider pour nous. La promptitude de son caractère, l'attente, la fatigue des derniers jours, les broderies que l'insomnie met aux soucis, sa responsabilité, autant de causes capables d'expliquer de l'emportement. Je gardais avec soin une aisance un peu offensée. Pauline (elle avait dû dès l'abord se taire, surprise peut-être de ses propres sentiments, pour que sa tante pût changer de la sorte) restait la même, mais elle m'observait parfois à la dérobée. La rancune de ma cousine, cédait place à l'embarras.

Nous arrivâmes au ras du Causse. Le vent, qui jusque là passait au-dessus de nos têtes,

souffla tout à coup d'une telle violence que les cimes en parurent emportées : mais il n'enleva que deux de nos chapeaux. Ils avaient bondi sur des broussailles où ils tremblaient. Le cocher maintenait son attelage ivre. Il fallut, quand je descendis les chercher, nous concerter pour ouvrir la porte ; il fallut les remettre en résistant à la couverture de voyage qui battait de l'aile comme un albatros ; il fallut disposer nos six jambes. Rien n'appelle la conciliation comme la coordination. Bref, deux lieues plus loin, une de ces cordialités hésitantes qui succèdent aux dissensions s'était établie.

La voiture avait quitté la route qui mène au village de la Roque sur la Dourbie et pris vers Montpellier-le-Vieux un chemin dont les ornières s'effacèrent peu à peu : il disparut, et nous nous trouvâmes arrêtés près d'un bouquet de chênes. C'étaient les premiers arbres que nous voyons sur ce plateau. Le geste farouche de leurs branches, l'étendue du sol sombre et stérile limitée par des monticules inconnus, nul homme, nulle empreinte, la plainte du vent, les fuyants nuages, ce fait que nous étions égarés, tout nous marqua d'une impression étrange et forte.

« Ça doit pourtant bien être par ici » fit le cocher. Il regardait de son siège à travers le feuillage. « V'la venir quelqu'un ».

C'était un paysan à la face assez inhospita-

lière, mais en un tel endroit une autre expression eût surpris. Il paraissait regretter chaque parole. Nous lui arrachâmes la direction de Montpellier-le-Vieux, et qu'il était encore à une demi-heure de marche : on n'y trouverait probablement pas de chevaux.

« Non, c'est impossible, déclara ma cousine. Allez-y seul, nous vous retrouverons à la Roque. Et ne nous plaignez pas, car, paraît-il, la route est charmante.

— Votre chemin sera le mien : qu'irais-je faire sur ces roches auxquelles je ne tiens pas du tout ? »

Tout s'opposait à ce que Pauline et moi quittassions de nouveau notre parente : mais c'était une de ces virtualités qui, lorsqu'on ne peut les exprimer, prennent de l'influence. Ma cousine crut m'avoir encore froissé. Elle avait d'ailleurs trop d'habitudes d'ordre pour admettre que nous fussions venus si près de Montpellier-le-Vieux sans qu'aucun de nous en profitât : j'ai les mêmes habitudes quoique d'origine différente, et, je ne sais pourquoi, mourais d'envie de faire cette visite ; j'attendis pourtant. Nous insistâmes chacun et bientôt de façon si vive qu'il s'agit d'une sorte de traité de paix. Pauline, qui ne mit pas un mot dans les nôtres, regardait les chênes d'un air détaché dont je lui sus gré. « Cocher, fis-je

pour conclure, vous pouvez revenir sur la route de la Roque. »

La secousse de la voiture se communiqua au cœur de ma cousine. Elle posa sa main sur la mienne : « Voyons mon cher Georges, vous ne ferez pas cela.

— Si vous désirez que je cède, donnez-moi des ordres.

— Eh bien, êtes-vous satisfait : j'ordonne !

— A la Roque ! » dis-je en sautant de voiture. Ma cousine, qui avait relevé la main d'un de ces gestes mondains de commandement qui écartent l'amertume de ce qu'ils désignent, m'en envoya le plus gracieux au revoir. Une femme d'âge est toujours heureuse de l'obéissance d'un jeune homme.

Je marchai à larges pas sur la terre brune. Au bout de quelques minutes, j'aperçus, de l'une de ces ondulations qui en terrain plat peuvent dérober tant de choses, trois objets assez éloignés les uns des autres : un poteau délabré, un enfant, et un touriste qui s'en venait vers ceux-ci d'un sens contraire au mien. Il s'arrêta. L'enfant coulait l'œil de lui à moi, et se suçait le pouce. J'approchai.

« Dis-moi, où est la ferme de Montpellier-le-Vieux ?

— Par là, répondit l'enfant après un silence.

— Il y-t-il des chevaux ce matin ?

— Rien qu'un cheval. Parce que hier...

— On le loue ?

— Oh ! oui.

— Tu es de la maison ?

— C'est mon père.

— Eh bien, conduis-moi. »

Lorsque le piéton me vit partir avec l'enfant, il se dirigea vers moi et me joignit près du poteau : flegmatique, glabre, la couperose qui fait penser au whisky, des bas à losanges sur ses longues jambes.

« Monsieur, pouvez-vous m'indiquer le chemin pour la ferme de Montpellier-le Vieux ? »

J'admirai qu'il eut réussi à se débarrasser de presque tout accent britannique : « Monsieur, fis-je en rendant son salut, il n'y a pas de chemin ; prenez par ce monticule.

— Savez-vous si je trouverai des mulets ?

— L'un des mulets (je commençais à sentir un secret vertige de joie et pris un ton fort aimable) est allé à Ispagnac pour les foin, l'autre porte des concombres à Fichtregnac. On ne trouve à louer qu'un cheval. Bonsoir Monsieur. »

Je ne jugerai pas ma conduite en cette circonstance plus qu'ailleurs. Quoi que l'on gagne par l'âge, seul il nous domine et enfin nous borne : je ne lui livrerai pas ma jeunesse. — Je n'avais pas fait dix mètres que j'entendis le

bruit de pas redoublés. Sans me retourner, j'empognai l'enfant par son gilet de bure, et lui criai dans l'oreille : « Si nous arrivons avant le monsieur, tu auras une belle pièce d'argent. Pas des sous, hein ! de l'argent ! »

L'enfant me jeta un regard d'enfant et d'avaricieux et se précipita d'une incroyable vitesse. Il faisait les pas plus grands qu'il ne pouvait : comme je le soulevais toujours, ses pieds par moments ne touchaient pas le sol, ce qui me réjouissait à l'extrême. Il s'était mis, malgré l'essoufflement, à bégayer de fuyantes histoires auxquelles il semblait s'accrocher. L'individu filait à une allure diabolique : mais je perdis toute estime pour lui parce qu'il n'osait courir. Au monticule, je me retrouvai ce jarret qui avait à peine senti les éternels escaliers de Saint-Paul de Londres et tant de pentes des Alpes : nous le perdîmes de vue.

J'ordonnai qu'on sellât à l'instant mon cheval et entrai dans une salle de la ferme. J'ouvris la fenêtre en comptant sur quelque charmant spectacle. Au-dessous de moi, des gamins sautaient à cloche-pied dans des cercles tracés au sol. Ils ne paraissaient pas voir près d'eux l'enfant qui m'avait conduit ; sans doute il s'était tu : je ne lui avais encore rien donné. Le désespoir se lisait dans son attitude, et sa lèvre inférieure, montant jusqu'au nez, roulait plus

d'affreuses idées qu'une lame ne peut jeter de cadavres à un récif. Tant, qu'il ne broncha pas quand il m'aperçut. Mais dès que je sortis la pièce il se rua vers le mur, et trébucha en la ramassant des deux mains : c'était au tour de ses camarades d'être immobiles.

Le soleil avait paru entre les nuages et fait reluire cette rondelle d'argent. La vue de l'argent et celle du soleil — deux des plus belles fécondités qui soient — ajoutent toujours à mes bonheurs. On concevra que ma joie ne connût plus de bornes quand, en me retournant, je rencontrai les yeux de l'Anglais dont le nez était alors formé d'un grand verre de bière. La mienne, quelque grossière qu'elle fût, me sembla délicieuse.

Je sortis. Un champ noirâtre, où un paysan guidait son soc frémissant derrière un couple de bœufs, exhalait l'âcre senteur de la terre. Également sombre, mais démesuré, un autre champ apparaissait à une distance effrayante, labouré déjà par quelque colosse de sillons creux où se tordaient, non des vers blancs, mais cinquante torrents : c'était toute la région des causses que j'embrassais du regard. Je fus ivre d'un paroxysme de force et d'espérance ; je gonflai la poitrine ; je montai sur ma bête dont les quatre jambes multipliaient les mien-nes et m'élevaient au-dessus du sol. J'avais

tout à fait oublié mes compagnes de voyage, et comme ma pensée en repassant la vallée de la Dourbie les rencontra inopinément, elle les quitta à l'instant comme un imperceptible détail.

Montpellier-le-Vieux, c'est un millier de roches éparses en cinq cirques. Nulle composition, pas même le chaos : un ordre médiocre qui détruit le nombre, la dimension, le poids. On les a criblées des noms qu'elles impliquent à défaut d'autres idées : la Citadelle, le Forum, la Cathédrale, l'inévitable Chaise du Diable, la Quille, le Sphinx, le Chat... ridicule lieu, fait pour plaire à ces gens qui cherchent de fausses analogies entre Mr. Z. et l'oncle Paul. Il ne me déçut point : il mit du mépris dans mon alacrité. Ainsi l'aisance à un festin. Je dus éclater plusieurs fois de rire, car l'homme qui m'accompagnait dit : « Ça frappe moins si l'on a déjà vu les Gorges du Tarn. » Cet ignorant traversait la région basse qu'habitent tant de raffinés qui prêtent aux pensées des causes, non des motifs. Je m'amusai à escalader quelques-unes des pierres.

Je quittai l'homme et le cheval. Un sentier, étroit comme un filet de miel, pendait dans l'odorante vallée : je le dégringolai, plantant les talons et sifflant, et me trouvai à la Roque bien avant la voiture.

Nous nous dirigeâmes vers le restaurant par une ruelle caillouteuse, où les deux femmes ne pouvaient marcher qu'en s'aidant de l'esprit et de l'ombrelle. Je profitai de cet instant, où j'avais le pas et l'œil aussi libres que jamais, pour faire allusion au sol que Pauline et moi nous avions foulé la veille au soir. Quand nous nous assimes à table, ce fut ma chaise qui parut avoir les pieds les plus solides.

Le vin était jeune, le crépi des murs tout blanc ; mais la politique en chromo qui s'y trouvait accrochée déjà vieille : des couples de grands-ducs russes, Félix Faure, Thiers. Quelqu'anciennement que je connusse la tante, quelque récemment la nièce, j'avais pu jeter dans leurs vies un événement véritable : leurs voix plus timbrées en témoignaient. Le soleil s'avavançait dans l'après-midi.

Nous restâmes seuls un instant, Pauline et moi. « Il est fâcheux, dis-je, qu'il y ait quelques ombres sur des jours destinés à n'en pas offrir. » Ici je plongeai ma cuiller dans mon café. « C'est signe qu'ils ont du relief, mais planté de travers. La promenade que j'eus l'honneur de faire avec vous hier soir », ici je tournai la cuiller « en a jeté sur cette matinée : mon étourderie en est seule cause. Je ne doute pas que vous ayez eu la justice de me donner vis-à-vis de votre tante tous les torts.

— Non, fit-elle étonnée, je n'ai rien dit. — Comment ! » m'écriai je, et je posai soudain la tasse. Ici notre parente rentra.

Nous avions une heure avant de reprendre la voiture : nous décidâmes une promenade. Pauline était visiblement absente de pensée. Nous allions en silence, quand le ciel, devenu l'une de ces profondeurs ternes, brouillées et brûlantes, qui menacent sans exécuter, jeta un coup de tonnerre : le gigantesque char d'airain parcourut les plateaux avec une formidable rapidité. Une quinzaine de gouttes qui tombèrent sur la route poudreuse offrent encore dans ma mémoire des marques aussi précises que celle de ces antiques pluies conservées par des sables fossiles. Ma cousine cheminait à quelques pas de nous : elle jeta l'œil au ciel et continua d'avancer. Pauline ne releva pas la tête, et, du ton vide dont on énonce un détail dans les grandes émotions, après avoir faiblement tourné vers moi tout son corps : « Arriverons-nous avant l'orage à la voiture ? » Ne savait-elle plus où elle allait ? Crut-elle, de son léger mouvement, s'être retournée ? Je fis avec tranquillité, et lentement pour que mes paroles eussent une extension complète : « Vous ne savez ni vous taire, ni parler. » Elle regarda autour d'elle, ses yeux se mouillèrent, tout le sang du cœur rougit son visage. Elle joignit

ses mains dont je vis entre le gant et la manche se tordre le poignet, et poussa tragiquement cette phrase qui résumait sa vie, comme quelques touchants et rares destins : « Ce n'est pas ma faute ! » Je faillis me jeter à ses genoux.

Nous n'avions pas fait ensemble cent nouveaux pas entre les ornières, et cent autres, mais immenses, sur une autre route au bord de laquelle se succédèrent plus d'horizons, de passions, d'idées que pendant tout le cours de notre excursion, mais où je connaissais la pensée de Pauline tandis qu'elle ignorait la mienne et où nous savions l'un et l'autre cela même, lorsque sa tante s'arrêta et nous attendit sous un arbre.

« Comme ce coin de vallée est beau ! s'écria-t-elle. Voilà ce que nous allons quitter et nous nous quittons aussi les uns les autres. J'aime ces grands ombrages près des torrents : je vais m'asseoir ici. Mon cousin, je pense que vous aurez l'amabilité de faire visiter à Pauline ce singulier hameau, (elle indiquait de l'ombre un pittoresque amas de masures d'où sortait une tour crénelée). Il ne faut pas craindre de me laisser seule ; soyez à vos âges ; les vieux ont des souvenirs qui leur tiennent compagnie. » Ces généreuses paroles terminaient l'affaire à mon gré : mais je voulais la ré-

ponse de Pauline. « Ce village est en effet charmant » fit-elle. Sa douceur eût ému un tigre. « Pouvez-vous l'estimer tel ! » m'écriai-je aux deux femmes. Et j'improvisai — je me sentis devant elles et devant toute la terre une joie de même nature que celle que, le matin, j'avais éprouvée devant les cirques ridicules, mais d'une intensité extraordinaire et sûrement maximale — j'improvisai une longue dissertation, terriblement armée d'érudition et de dialectique, imagée çà et là, aussi sûre de plan que de syntaxe, qu'il me sembla réciter comme si j'en avais redit cent fois chaque phrase, sur les villages cévenols, hollandais, basques, bretons, kabyles, dans leurs rapports réciproques et dans ceux qu'ils peuvent affecter avec le Meilleur Village possible et la Supériorité absolue.

Deux heures plus tard, emportés par nos chevaux que le fouet cinglait à intervalles, nous achevions de descendre la vallée de la Dourbie. Nous voyons les toits de Millau grandir, où nos chemins, brièvement unis dans le temps et l'espace, divergeaient, celui de mes compagnes vers la lumière espagnole dont j'arrivais, le mien vers la brume de Paris, mais où se tournaient nos destins, le leur vers ce joug dont la société après la nature courbe le cou des femmes, le mien vers cet âpre pays hanté de cimes qu'elle présente au sourcil et

au pied des hommes. Ma cousine rappelait quelque détail de notre excursion ou me remerciait de ma compagnie : à quoi je répondais par les bienséances qu'on suppose. Pauline ne m'avait plus jeté que des monosyllabes, avec une sécheresse extrême. Son visage s'était contracté et durci. Son regard recevait sur une pointe acérée : il eût été douloureux d'aller jusqu'à l'œil. La double montagne qui reculait semblait un livre qu'on jette entr'ouvert.

C'est ainsi que nous entrâmes dans la plaine.